Le 16, de bonne heure, l'ennemi se forma en plusieurs masses, et manœuvra pour venir attaquer les positions carlistes; son seul but était de jeter quelques renforts dans Puente la Reyna. L'attaque commença vers midi et dura jusqu'à près de sept heures du soir.

Quoique les troupes carlistes fussent de deux tiers moins nombreuses que celles qui les attaquaient, si les munitions ne leur eussent pas manqué, et si la nuit n'était pas survenue, leur victoire eût été plus décisive. La rareté des munitions les a obligées à quitter les positions qu'elles occupaient sur la rive gauche de la rivière et à se retirer sur la rive droite, où l'ennemi n'a pas osé continuer l'attaque.

Au milieu de l'action, deux compagnies de christinos feignirent de passer aux carlistes; ceux-ci leur tendirent une main amie; c'est alors, à brûle pourpoint, que les perfides christinos firent sur eux une décharge. Mais ils furent soudain enveloppés au cri du chef carliste qui leur cria : *mes amis à ces traîtres!* pas un christino des deux compagnies n'a échappé. Thomas Reyna, avec son escadron, a chargé sur quatre escadrons christinos qui allaient couper le 3e bataillon de Navarre, il les a culbutés et en a fait un affreux carnage. Le brave Thomas Reyna avait à venger la mort de son excellent frère Vicente Reyna, lâchement asssassiné deux jours auparavant sous Puente la Reyna.

On évalue les pertes des carlistes à 360, tant tués que blessés, et celles des christinos à 700 morts et plus de 1000 blessés.

Sur les 14 bataillons carlistes, 9 ont pris part à l'action, 5 occupaient différentes positions sur la rive droite de l'Arga. C'est sur le pont de Mendigorria que l'ennemi a éprouvé les plus fortes pertes: trois fois il a chargé, trois fois il a été repoussé.

L'armée carliste s'est battue avec l'enthousiasme le plus exalté, elle voulait prouver à son roi, que, malgré la perte immense faite en la personne de l'immortel Zumalacarréguy, la victoire n'abandonnera pas son drapeau.

Les armées n'étaient séparées que par l'Arga; le 17 au matin, les carlistes, brûlant d'en venir encore aux mains avec leurs ennemis, demandaient à être menés au combat.

Le 16 au soir, après la bataille, voici quelles étaient les positions des deux armées :

« Les carlistes occupaient Magneru et les villages voisins, sur la rive droite de l'Arga, le quartier-royal à Arbeizar. Les christinos occupaient le village de Mendigorria, Puente la Reyna et Obanos. »

PAYS-BAS. — *La Haye*, 23 *juillet*.

Le 23 au matin, le 2e bataillon d'infanterie de la milice nationale est arrivé à Amsterdam, et une batterie d'artillerie de campagne a traversé cette ville pour aller prendre position à Sloten et Sloterdyk.

— Un arrêté du roi vient de décider que les officiers en pension, en non activité et à deux tiers de traitement d'activité, qui se trouvent employés au service des divers corps mobiles de la schuttery et qui sont ou seront renvoyés en congé illimité, pour autant que les premiers ne soient pas encore démissionnés honorablement du service de la schuttery, recevront une gratification de deux mois du traitement mérité par chacun d'eux, par son rang dans la schuttery mobile.

— On écrit de Bréda, le 22 juillet :

« Ce matin de bonne heure, le 4e bataillon de la 8e *afdeeling* a quitté notre forteresse, ainsi que les deux bataillons de la 17e, le premier se rendant à Bois-le-Duc, les deux autres à Tilbourg et Hilvarenbeek. »

— On écrit de Bois-le-Duc, le 22 juillet :

« Hier est arrivé ici le bataillon de flanqueurs de la 7e *afdeeling*. Les deux bataillons de la 5e *afdeeling*, qui étaient ici en garnison, sont partis la nuit dernière pour le camp de Reyen. Ce matin encore, un bataillon de la 7e *afdeeling* a traversé la ville, se rendant à Grave, de même que le bataillon des flanqueurs de la 10e *afdeeling* qui va tenir garnison à Nimègue. » (*Handelsblad.*)

— Le journal de Dusseldorf publie un rapport, concernant le commerce et la navigation pendant le 1er semestre de cette année, d'où il appert que pendant cet espace de tems il y est arrivé de Hollande 69 navires, dont 24 d'Amsterdam, avec 17,886 quintaux de marchandises et 45 de Rotterdam avec 77,392 quintaux. Les bateaux à vapeur des Pays-Bas en ont apporté 22,694 quintaux.

Bruxelles, 26 *juillet*.

On lit dans le *Courrier belge* :

« Nous apprenons à l'instant que l'expulsion des évadés de Ste-Pélagie, endéans les vingt-quatre heures, a été décidée ce matin en conseil des ministres. A demain les réflexions. »

Nous ne publions cette nouvelle du *Courrier belge* qu'avec la plus grande réserve, tant il nous est impossible de croire que le gouvernement belge puisse descendre jusqu'à tant d'infamie.

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

LUXEMBOURG, 29 *juillet*.

Les révolutionnaires ajoutent l'ironie à l'insulte. Ils se font adresser ou ils fabriquent des lettres de Luxembourg, remplies de doléances sur la malheureuse position de cette ville, et ils nous disent ensuite avec emphase : « Voyez-vous comme le gouvernement *hollandais* opprime les habitans ! » Et ces énergumènes ne veulent pas voir que c'est à leurs menées, à leurs funestes intrigues que non-seulement la ville de Luxembourg mais le pays tout entier doivent la situation précaire et intolérable où le génie révolutionnaire précipite tout ce qu'il touche, où la Belgique toute entière est enfoncée par le plus mauvais et le plus corrompu des gouvernemens. Les ambitieux, les hommes sans foi ni pudeur qui ont amené l'état de crise actuelle, sont les vrais et les seuls auteurs de nos maux. Quelle contrée avait plus que la nôtre des grâces à rendre au gouvernement des Pays-Bas, lorsque les meneurs, à la fin de 1830, propagèrent au milieu de nos paisibles campagnes le mouvement désordonné dont la Belgique était le théâtre? Jamais l'industrie avait-elle été en mesure d'étendre plus loin ses spéculations, ses espérances et ses efforts? Le pays n'avait-il pas changé de face en moins de quinze années d'un régime sous lequel aucun genre de liberté ne manquait aux compatriotes d'un excellent monarque? A quelle époque l'instruction publique avait-elle jeté jusques dans nos derniers hameaux, de plus beaux germes de progrès, de plus abondantes semences pour la civilisation? Quand avait on vu les Ardennes du grand-duché plus reconnaissantes envers le gouvernement, et à juste titre, puisque le canal de Meuse et Moselle promettait, sous peu d'années, à l'agriculture, des moyens et des facilités qui devaient infailliblement changer la face du sol, convertir der bruyères stériles en terres productives et fécondes? Cent fois, ces observations fondées sur des faits incontestables ont été mises sous les yeux de nos adversaires; ils les admettent, ils en reconnaissent la vérité; mais c'est d'autres faits et d'autres vérités qu'il leur faut. C'est à la chimère de la liberté en tout qu'ils sacrifient l'histoire et leurs remords et en même tems ils se prostituent devant une idole qu'ils se sont forgée et qui se renversera sur eux.

On a beau faire, on ne tient pas toujours rancune à sa conscience. Il faudra bien, un jour, confesser hautement ce qu'on se dit tout bas, mais ce qu'on combat hautement par amour-propre et par esprit de parti. Le pays s'est calmé, les auteurs de nos calamités publiques ne se calment pas; ils poursuivent le cours de leurs déclamations furibondes. Pour pallier leurs honteuses manœuvres, pour détourner les regards du peuple de la plaie qu'ils ont faite et qu'ils entretiennent sur ce corps qui est leur proie, ils s'appitoient sur les maux de la ville de Luxembourg, et leurs plaintes hypocrites n'ont point d'expressions assez dolentes! Mais, de grâce, messieurs les révolutionnaires, vous, si heureux dans cet Eldorado que vous vous êtes fait, pourquoi donc soupirez vous après le jour où il pourra vous être permis de rentrer dans cette terre qui excite votre commisération? Comment se fait-il que vous jouissiez d'un bonheur ineffable, quand de loin vous jetez vos regards sur nos clochers, et pourquoi appelez-vous de toute l'ardeur de vos vœux l'époque où vous pourrez, sans crainte de blesser vos cinq sens et de salir vos bottes, traverser les rues d'une ville où règne du moins une certaine police? Il ne tenait qu'à votre patriotisme d'y rester; vos traitemens auraient couru comme antérieurement.

— Un événement malheureux a eu lieu dans la nuit du 25 au 26 de ce mois, dans la ville basse du Paffenthal.

Vers minuit, le factionnaire placé dans le chemin de communication, qui passe au-dessus de l'Alzette, entre la porte d'Eich et celle des Bons-Malades, entend et voit venir du côté de la rue des Tisserands, trois individus qui longeaient la rivière et se dirigeaient vers l'arche la plus rapprochée de ladite porte des Bons-Malades, laquelle arche livre un passage facile, tant à cause des travaux qui s'exécutent en cet endroit, que parce que l'Alzette y est presqu'à sec.

Ce factionnaire ayant crié jusqu'à cinq fois : *Halt, wer da?* sans qu'on lui ait répondu, il a tiré du haut en bas, au moment où l'un de ces individus sautait du petit mur terrassé, pour arriver à l'arche par laquelle il voulait passer, l'un d'eux a été atteint du coup, et il est tombé mort sur la place.

La balle est entrée par les vertèbres cervicales et elle est sortie par la partie inférieure de la poitrine.

Cette victime de son imprudence est le nommé Jean Kill, serrurier, âgé de 18 ans, fils de François, jardinier et propriétaire, demeurant au Paffenthal.

— La *Gazette universelle* publie les deux lettres particulières qui suivent :

« La Haye, le 15 juillet.

» Il ne paraît pas se confirmer que le prince d'Orange doive aller chercher la princesse, qui, après avoir pris les eaux à Baden,